

CHI HARU SHIOTA

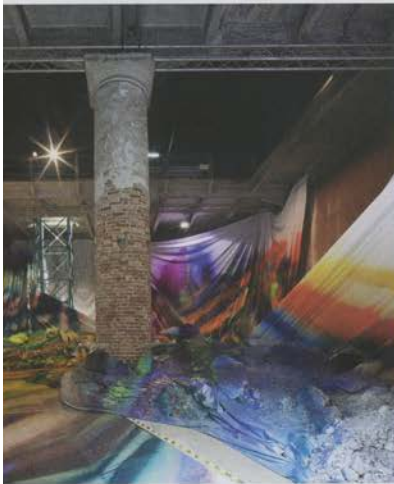
LA GAZETTE DROUOT, juillet 2015

PAR VIRGINIE CHUIMER-LAYEN

GAZETTE@GAZETTE-DROUOT.COM

ÉVÉNEMENT

Venise, cuvée 2015. La 56^e Biennale d'art contemporain joue la carte du monde en devenir : les œuvres étonnent, agacent, sans jamais laisser indifférent. Bilan nuancé et coups de cœur.



Katharina Grosse, *Untitled Trumpet*, 2015, acrylique sur tissu, terre, ferraille d'aluminium, dimensions variables, 56^e Exposition internationale d'art contemporain, Biennale de Venise, « All the World's Futures ».

© PHOTO ALESSANDRA CEMOLLO
COURTESY LA BIENNALE DI VENEZIA

...

Mardi 6 mai 2015, 10 heures. Sous un soleil radieux, la presse se masse pour la 56^e édition de la Biennale, dans les jardins verdoyants près du canal Saint-Marc ou autour des édifices renaissants de l'Arsenal. Les œuvres des cinquante-huit pavillons nationaux – dispersés pour moitié dans les jardins, pour l'autre à l'Arsenal et dans de splendides palais vénitiens – et les expositions collectives se devaient d'illustrer la proposition, « All the World's Futures », du commissaire général Okwui Enwezor, critique d'art nigérian à la tête de la Haus der Kunst de Munich, ancien directeur de la Documenta de Kassel. Mais « comment les artistes (...) vont-ils amener le public à regarder, à écouter, voire à s'engager, (...) en regard des bouleversements actuels ? », se demande le curateur. Après des heures à déambuler dans les différents lieux, force est de constater que les innombrables pièces répondent à cette question par de sombres visions, souvent passésistes, augurant un futur presque désespérant, catastrophique, politique. Sans minimiser ces douloureux accents, voyons qui en parle avec un je-ne-sais-quoi de poétique, ou d'espoir, sinon efficace et réfléchi, sans grandiloquence superficielle ou provocation dépassée.

JARDINS ONIRIQUES ET ENVIRONNEMENTAUX

Si l'Arménie, avec sa kyrielle d'artistes sur l'île de San Lazzaro, a reçu le Lion d'or du pavillon

national, et l'Américaine Adrian Piper, le Lion d'or du meilleur artiste, notre Lion de cœur revient au Japon, avec l'installation flamboyante de Chiharu Shiota, *The Key in the Hand*, au sein des Giardini. Le spectateur se déplace sous une voûte constituée de plus de cinquante mille clés usagées, suspendues à des fils rouges, au-dessus de deux embarcations échouées. Celles-ci, récoltées auprès d'habitants, ouvrent-elles sur des histoires de familles, de complots, de mémoire ? Serait-ce celles de migrants ayant laissé leur terre et leur vie pour un ailleurs « meilleur » ? Le mystère est entier, et la poésie opère. En sous-sol, trois vidéos questionnent des enfants sur leurs souvenirs des instants ayant suivi leur naissance. S'il existait, le Lion de la prise de risque serait attribué à la France, avec *Révolutions*, de Céleste Boursier-Mougenot. Associé à la curatrice Emma Lavigne, le plasticien français crée un ballet sonore sylvestre. « Trois arbres mobiles se déplacent lentement en fonction de leur métabolisme, des variations du flux de leur sève, de leur sensibilité aux passages de l'ombre et de la lumière », explique la commissaire. « Ces chimères (...) sont sous-tendues par une vision animiste des arbres ». La proposition environnementale est aussi politique. Il s'agit, poursuit-elle, « de s'emparer des systèmes de contrôle des êtres vivants et de leurs déplacements, pour composer une œuvre poétique où l'humain sensible peut habiter des espaces de liberté et de beauté déviante. » Une pièce contemplative, expérimen-

Galerie Daniel Templon

Paris

CHIHARU SHIOTA

LA GAZETTE DROUOT, juillet 2015

LA GAZETTE DROUOT ÉVÈNEMENT



tale, qui s'apprécie à l'extérieur du pavillon comme à l'intérieur, où la musique du flux enregistré des arbres est diffusée dans des espaces confortables, sur les côtés. Non loin, la Hollande d'herman de vries convoque les cinq sens et les quatre éléments, dans une installation minimaliste et esthétique, *To be all ways to be*. Au sol se déploie *108 pound rosa damascena*, expérience sensorielle où des boutons de roses, disposés en cercle, évoquent par leurs parfums diverses émotions personnelles. Parmi d'autres, au mur, *From the laguna of Venice - a journal*, collection fabriquée à partir de matériaux naturels ou humains prélevés dans la lagune, est une réflexion subtile sur la nature, plus forte que tout. Notons le bâtiment américain, avec la plasti-

cienne Joan Jonas, mention spéciale du jury pour *They Come to Us Without a Word*, mêlant vidéo, objets en cristal, son, lumière et images d'enfants, d'animaux, de paysages. Au pavillon uruguayen, Marco Maggi expose *Global Myopia*, assemblage de minuscules autocollants et papiers découpés, posés sur les murs, jouant avec un fantastique jeu de lumières Erco. Ce délicat dictionnaire de l'infiniment petit évoque les traces archéologiques de cités englouties ou impossibles. Enfin, notre dernier coup de cœur dans les jardins revient à la Serbie, où *United Dead Nations*, d'Ivan Grubanov, parle du souvenir de républiques, nations ou empires disparus. Sur les parois, des noms de pays, presque invisibles, apparaissent avec leurs dates de naissance et de mort ; au sol, des

Céleste Boursier-Mougenot, *Révolutions*, pavillon français, 56^e Exposition internationale d'art contemporain, Biennale de Venise, 2015.

COURTESY DE L'ARTISTE ET GALÉRIE XIPPAS, PARIS ;
PAULA COOPER GALLERY, NEW YORK ;
GALERIE MARIO MAZZOLI, BERLIN. © LAURENT LECAT

...

À SAVOIR

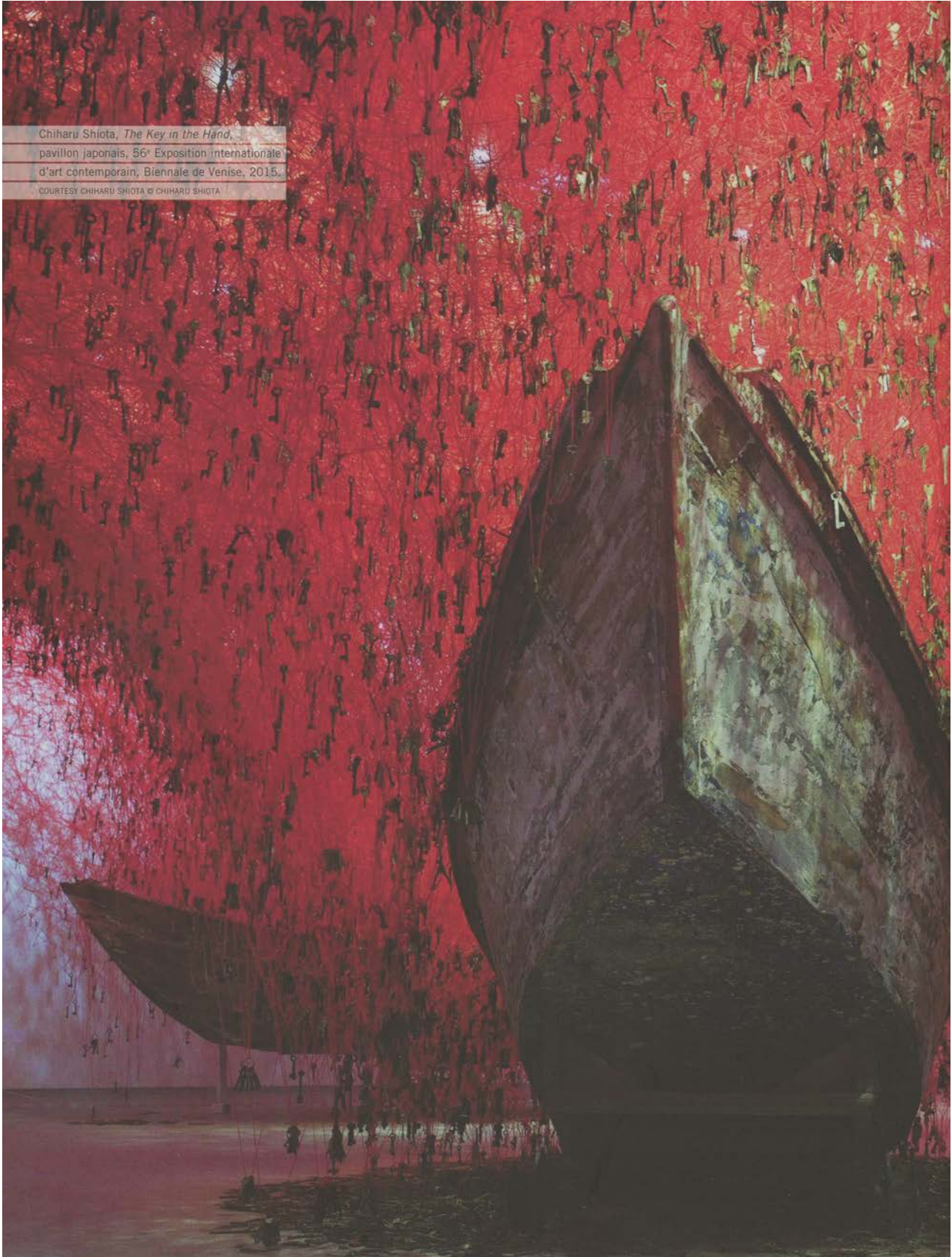
Biennale d'art contemporain de Venise,
www.labiennale.org - Jusqu'au 22 novembre.

Galerie Daniel Templon

Paris

CHIHARU SHIOTA

LA GAZETTE DROUOT, juillet 2015



CHI HARU SHIOTA

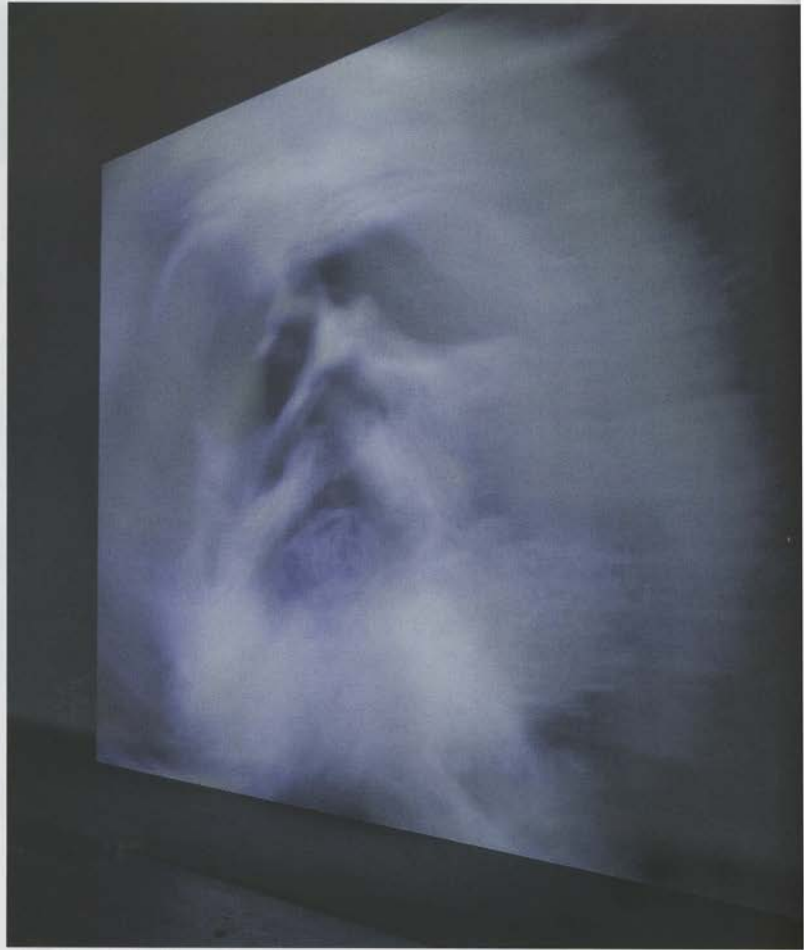
LA GAZETTE DROUOT, juillet 2015

LA GAZETTE DROUOT ÉVÉNEMENT

drapeaux entassés, dont les couleurs entremêlées se perpétuent sur le plancher. Une référence au concept d'État-nation et à l'essence même de la Biennale, à travers cette communauté éphémère de nations artistiques.

ET ARSENAL... DE GUERRE

Le choc est radical à l'Arsenal, où tout ou presque se passe à la Corderie. La scénographie de l'exposition principale d'Okwui Enwezor mêle tous types de propositions, dans un bruit déconcertant. Cependant, elle reste à voir, ne serait-ce que pour la qualité de certaines pièces, parmi celles des cent trente-six artistes représentés. En premier, les néons clignotants de Bruce Nauman, au jeu puissant de couleurs, de formes et à la réflexion très actuelle, sont accompagnés de bouquets de sabres d'Adel Abdessemed, nymphéas très contemporains. Reflet politique de cette « période d'anxiété », selon Paolo Baratta, président de la Biennale, les dix salles suivantes sont un « parlement de formes », d'où émergent quelques surprises. Les œuvres de l'Américaine Taryn Simon posent un regard sensible sur le caractère éphémère des accords signés entre les pays, à travers une proposition sur les compositions florales décorant les salles historiques. Un texte, des photos de bouquets et quelques fleurs fanées de la même espèce que celles photographiées, posées en vis-à-vis, composent un herbier politique qui séduit. *Untitled Trumpet*, de Katharina Grosse, impressionne par le monumentalisme coloré et esthétique de sa vision catastrophiste de l'univers. Arrive encore une secousse de taille : *Gone are the Days of Shelter and Martyr*, de l'Américain Theaster Gates, est une vidéo géante montrant deux hommes soulevant et renversant une porte dans les ruines d'une église de Chicago, au son d'un chant gospel. À l'entrée, la cloche de cette église fantôme est exposée. Grandiose hommage à la notion de perte et à la communauté qui tentait de la réhabiliter. Parmi ce déferlement de tragédies plastiques, *Animitas*, de Christian Boltanski, est un souffle heureux. Ce film diffuse le chant récurrent, provoqué par le vent, de petites cloches accrochées à des végétaux dans le désert de Talabre, au Chili. Les peintures de Georg Baselitz, par l'expressivité de leur trait, sont elles aussi toujours convaincantes. Enfin, notons encore deux pavillons nationaux : à travers *Respiro*, le plasticien d'origine arménienne Sarkis prend possession, avec élégance, de l'architecture de l'Arsenal, sous l'égide de la Turquie. Deux arcs-en-ciel de néons et deux miroirs, sur lesquels sont posées les empreintes de doigts aquarellées de sept enfants, occupent l'espace. Une musique composée à partir des sept couleurs du prisme se fait entendre. Sur les murs, des vitraux typiques de sa production – entre savoir-faire ancien et imagerie actuelle – prolongent l'installation. Une



respiration douce et nécessaire ! En fin de parcours, l'Institut italo-latino-américain donne quant à lui voix aux langues anciennes disparues. Une évocation anthropologique sonore, où une vingtaine d'artistes sud-américains parlent des droits de la nature, de l'harmonie entre les peuples, et de l'innocence perdue. Ne serait-ce pas là, finalement, la plus belle vision de notre futur ? Retrouver un peu de cette paix et de cette grâce qui semblent, à Venise, bien envolées... Si, pour cette édition, l'art est empreint de toutes nos inquiétudes, certaines pièces ont malgré tout le don de les apaiser.

Theaster Gates, *Gone are the Days of Shelter and Martyr*, 2014, bois, vent, ciment, ardoise, métal, vidéo, couleur, son, 6'31", dim. variables, 56^e Exposition internationale d'art contemporain, Biennale de Venise, « All the World's Futures ».

© PHOTO ALESSANDRA CHEMOLLO. COURTESY LA BIENNALE DI VENEZIA

•••